



**HAL**  
open science

## D'une Athéna à l'autre. L'emploi du nom " Pallas " dans les sources athéniennes du VI<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Audrey Vasselin

### ► To cite this version:

Audrey Vasselin. D'une Athéna à l'autre. L'emploi du nom " Pallas " dans les sources athéniennes du VI<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.. Kentron. Revue pluridisciplinaire du monde antique, 2019, 35, pp.201-218. hal-02500722

**HAL Id: hal-02500722**

**<https://hal.science/hal-02500722>**

Submitted on 10 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## D'UNE ATHÉNA À L'AUTRE. L'EMPLOI DU NOM « PALLAS » DANS LES SOURCES ATHÉNIENNES DU VI<sup>e</sup> AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE AV. J.-C.

Dans le polythéisme ancien, nommer la divinité que l'on souhaite invoquer constitue l'acte préalable à toute interaction entre les humains et les non-humains<sup>1</sup>. Comme l'ont souligné C. Bonnet *et al.*, les noms des dieux déterminent « leurs natures, fonctions, modes opératoires et leurs agencements au sein d'ensembles »<sup>2</sup>. Bien souvent, cette invocation comprend une formule onomastique composée d'un théonyme et d'une épiclèse<sup>3</sup> : Athéna *Polias* (« qui protège la cité ») ou encore Artémis Brauronia (« de Brauron »)<sup>4</sup>. Dans la majeure partie des cas, les changements s'observent au niveau de l'épithète et non du théonyme lui-même. Il est vrai que certains dieux ne possèdent qu'un seul nom usuel, à l'inverse d'Athéna ou encore d'Apollon, qui en ont deux : dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, la Fille de Zeus est parfois désignée par le double nom « Pallas Athéna », et son frère par celui de « Phoïbos Apollon ».

Comment comprendre ce « Pallas » ? Est-ce seulement une épithète qui vient en accompagnement du théonyme ? Ou bien se substitue-t-il au nom usuel<sup>5</sup> de la déesse ? Les commentateurs, modernes comme anciens, se sont penchés sur la signification de ce nom. C'est ainsi que dans le *Cratyle* de Platon, Socrate, alors en plein débat avec Hermogène et Cratyle sur le rapport du langage à l'essence des choses, se propose d'examiner les noms des dieux afin de déterminer s'ils sont

- 
1. Je tiens à vivement remercier Claudine Leduc, Christine Dumas-Reungoat et Olivier Desbordes pour leurs relectures et commentaires de cet article.
  2. Bonnet *et al.* 2018, 568. Voir également Belayche *et al.* 2005 sur les théonymes et épiclèses.
  3. Pour simplifier à l'extrême, on peut dire que l'épiclèse équivaut à une épithète culturelle qui se rattache à un culte spécifique. Néanmoins, les recherches actuelles montrent que ce syntagme, même s'il est bien attesté dans nos sources, ne forme pas l'unique manière de nommer les dieux ; c'est seulement la plus fréquente. Cf. Parker 2003.
  4. Parfois, la formule se transforme en véritable séquence dans laquelle plusieurs appellations qualifient la divinité.
  5. « Usuel » signifie que le théonyme « Athéna » est la désignation la plus couramment employée par les locuteurs.

en conformité avec leur nature propre. Lorsqu'il en vient à parler d'Athéna, le philosophe s'arrête d'abord sur « Pallas », qu'il désigne comme étant « l'autre nom (τὸ [...] ἕτερον ὄνομα) »<sup>6</sup> de la déesse. Cet « autre nom » renvoie à une réalité elle aussi autre. Ainsi, Socrate fait dériver « Pallas » du verbe πάλλειν, qui exprime un mouvement rapide, violent, comme « brandir », « jeter », « s'élancer », « bondir ». Mais pour les philologues, l'étymologie de « Pallas » demeure mystérieuse : tout au plus peut-on la rattacher au mot παλλακή, qui signifie en premier lieu « concubine ». De là se serait développé tout un champ sémantique de noms qui « tire vers l'idée de jeunesse, [ce] qui convient parfaitement à Athéna »<sup>7</sup>. En revanche, pour ce qui est du théonyme « Athéna », l'explication fournie par Socrate ne convainc guère<sup>8</sup>. Par un raisonnement sophistiqué, le philosophe fait de la nature de la Fille de Zeus « l'esprit et la pensée [νοῦ[ς] τε καὶ διάνοια] »<sup>9</sup> même, ce qui peut nous paraître entendu pour une déesse pleine de μῆτις, mais l'est nettement moins d'un point de vue philologique<sup>10</sup>.

Malgré une différence sémantique certaine avec le théonyme usuel, « l'autre nom » d'Athéna permet de la désigner infailliblement. Pour ainsi dire, l'emploi d'un nom aux dépens de l'autre procéderait d'une pratique spécifique, d'un choix conscient du locuteur. Mais ce choix supposerait chez ce dernier une connaissance tangible de l'étymologie divine. Si nous pouvons raisonnablement penser qu'un Euripide avait effectivement recours aux connotations guerrières de « Pallas »<sup>11</sup>, rien ne nous permet d'affirmer que de telles compétences langagières étaient partagées par l'ensemble des Grecs. Du reste, nous entendons examiner aussi bien la signification de « l'autre nom » d'Athéna que la place qu'il occupe dans les désignations de la déesse. C'est pourquoi nous allons étudier les occurrences de « Pallas » dans les documents textuels athéniens de la fin de la période archaïque jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>, afin de mettre en exergue les pratiques discursives qui lui sont liées.

6. Platon, *Cratyle*, 406d.

7. Chantraine 1968, s.v. Pallas.

8. Cet exemple illustre toute l'ambiguïté du *Cratyle* : pour de nombreux commentateurs, Platon ironise sur la méthode étymologique alors en vogue à Athènes. Voir Barney 2001 – qui voit dans la posture de Socrate un jeu agonistique – et Riley 2005. Certaines étymologies devraient malgré tout être prises en compte sérieusement : cf. Wohlfahrt 1990 ainsi que Sedley 1998 et 2003.

9. Platon, *Cratyle*, 407b.

10. Pour Chantraine 1968, s.v. Ἀθήνη, comme pour Nilsson 1955 (405 sq.), l'origine du théonyme « Athéna » ne peut être expliquée.

11. Cf. Deacy 2016.

12. Le choix des genres discursifs athéniens sonne comme une évidence : d'abord parce que les sources à notre disposition sont principalement athéniennes, ensuite parce qu'Athéna est la divinité tutélaire de l'Attique.

## Pallas, un nom poétique ?

La plus ancienne attestation du nom « Pallas » remonte au cycle homérique. En effet, dans l'*Iliade* et l'*Odyssee*, la déesse est de nombreuses fois appelée « Pallas Athéna »<sup>13</sup>. Toutefois, si la première apparition de « l'autre nom » de la déesse se fait dans un cadre poétique, qu'en est-il de ses occurrences ultérieures ? Si l'on regarde de plus près les attestations de « Pallas » chez les auteurs athéniens, force est de constater qu'il est employé majoritairement par des poètes :

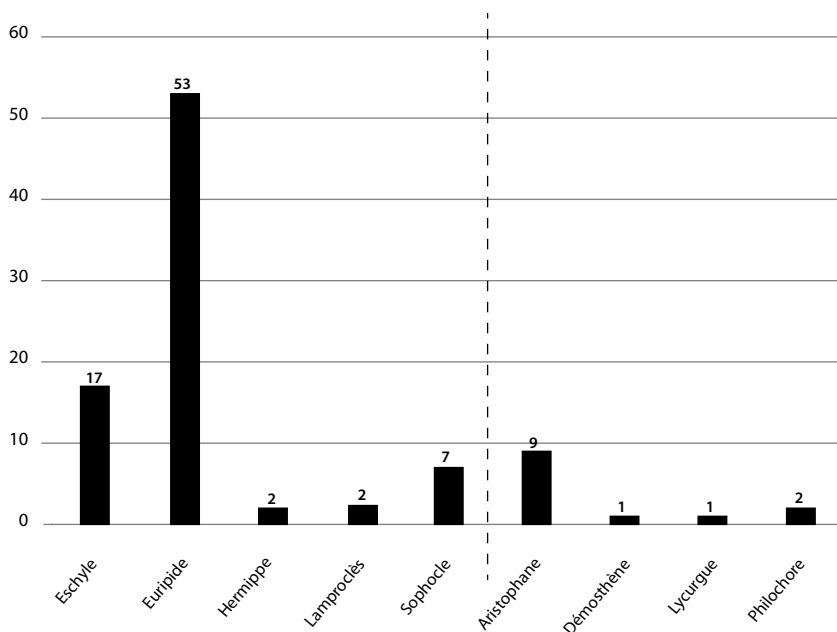


Fig. 1 – Attestations de Pallas chez les auteurs athéniens (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)

Le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (partie gauche du graphique) regroupe l'essentiel des attestations de « Pallas », la part d'Euripide comptant pour 56 % du total. Si nous mettons de côté les cas de Démosthène, Lycurgue et Philochore, tous les noms présents sur ce graphique sont ceux de poètes athéniens. Pour ce qui est de nos trois prosateurs,

13. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssee*, la déesse est de nombreuses fois appelée « Pallas Athéna » : cf. *Il.* I, 200 ; I, 400 ; IV, 78 ; IV, 541 ; *Od.* I, 125 ; I, 252 ; I, 327 ; etc. Soit en tout 54 occurrences sur l'ensemble de l'épopée : 28 pour l'*Iliade* et 26 pour l'*Odyssee*. Si nous opérons un balayage complet des œuvres recensées dans le *Thesaurus linguae Graecae* – en fixant toutefois comme limite *ante quem* le V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. –, nous obtenons un total de 121 occurrences du syntagme « Pallas Athéna ».

les mentions de « Pallas » correspondent en fait à des citations de poèmes<sup>14</sup>. Bien sûr, il existe des exceptions, comme dans le *Cratyle*, mais, comme nous l'avons vu plus haut, Socrate cite « l'autre nom » d'Athéna dans le but précis d'en donner son étymologie. Rien d'étonnant, donc, qu'il figure dans un dialogue platonicien<sup>15</sup>.

Cette pratique est-elle spécifique à Athènes ? Il est difficile de répondre, étant donné le fort athénocentrisme de nos sources<sup>16</sup>. En comparant avec les autres documents dont nous disposons, cette tendance semble malgré tout se confirmer. En effet, nous retrouvons « l'autre nom » d'Athéna dans les poèmes hésiodiques (pour le VII<sup>e</sup> siècle) ou encore dans les hymnes pindariques (pour le V<sup>e</sup> siècle), mais également dans des écrits non versifiés, comme ceux d'Hérodote. À l'instar des prosateurs attiques, le « Père de l'Histoire » emploie « Pallas » à deux reprises lorsqu'il cite des épigrammes qu'il a vues ou qui lui ont été rapportées : le premier poème provient d'une dédicace athénienne<sup>17</sup>, composée de quatre hexamètres, aperçue probablement lors d'une visite de l'Acropole d'Athènes<sup>18</sup> ; la seconde épigramme correspond à l'oracle delphique « du mur de bois »<sup>19</sup>, rendu lui aussi en hexamètres.

- 
14. Démosthène, *De l'Ambassade*, 255, cite un poème de Solon ; Lycurgue insère dans son *Contre Léocrate*, 100, une tirade d'Euripide.
  15. Il s'agit même du seul dialogue platonicien dans lequel « l'autre nom » d'Athéna apparaît.
  16. Pour une même période – c'est-à-dire du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. –, l'immense majorité des occurrences provient de la cité athénienne. Il existe certes des inscriptions d'autres régions dans lesquelles « Pallas » est bien attesté, mais elles datent pour la plupart des époques hellénistique et romaine. Toutefois, certaines inscriptions donnent à penser que ces pratiques n'étaient pas circonscrites à la seule Athènes. Cf. l'inscription de Priène, commentée par Lambrino 1928 : οὐκ ἰδίου ξύσθην ἐσθλοῦ πατρὸς ἦθεσι χρ[η]στοῖς / οἷς [με] ἔστεργε ἱερὸν φῶς τόδε δερκόμενον / ἄλλοθ[ι] καὶ φθιμένου [τα]φεί[ο]ν θέτο, τήνδε δὲ μο[ρ]φῆς / ἔστησε εἰκόνα ἐμῆς Παλλάδος ἐν τεμένει. En l'occurrence, il s'agit d'une inscription funéraire composée de vers élégiaques, honorant un certain Aischinos Aiantidès. Cette épigramme daterait du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.
  17. Cf. *Histoires*, V, 77. L'inscription est bien attestée dans le corpus épigraphique athénien : cf. DAA 168. Ce texte célébrait la double victoire d'Athènes sur ses voisins eubéens et chalcidiens : ἔθνεα Βοιωτῶν καὶ Χαλκιδέων δαμάσαντες / παῖδες Ἀθηναίων ἔργμασιν ἐν πολέμῳ / δεσμῶ ἐν ἀχλυνόντι σιδηρέῳ / ἔσβεσαν ὕβριν / τῶν ἵππους δεκάτην Παλλάδι τάσδ' ἔθεσαν (« Ayant dompté dans les travaux de la guerre les hommes de Béotie et de Chalcis, les fils des Athéniens ont éteint leur arrogance dans des chaînes de fer, dans les ténèbres d'une prison ; comme dime de leurs rançons, ils ont consacré à Pallas ces cavales » [trad. Legrand 1946, 114]).
  18. Le monument fut érigé au nord-est des Propylées de l'Acropole et retrouvé à cet endroit en 1887. Il fut financé grâce aux rançons payées par les prisonniers, soit deux mines par tête (cf. Hérodote V, 77). Sept cents Béotiens ayant été capturés, la rançon pour ces prisonniers se montait à 23 talents et 20 mines ; mais nous ne savons pas combien de Chalcidiens sont tombés sous le joug athénien. Pour plus d'informations, cf. Raubitschek 1949, 191-194.
  19. Cf. *Histoires*, VII, 141. L'épisode du « mur de bois » a fait couler beaucoup d'encre parmi les Modernes. Il fait référence à un moment crucial de la Seconde Guerre Médique (480-479 av. J.-C.) : tandis que les cités de Grèce continentale consentaient à céder à Xerxès « la terre et l'eau », les Athéniens envoyèrent une délégation auprès d'Apollon Pythien afin qu'il leur délivrât un oracle sur la stratégie à suivre contre les Perses. Après une première prophétie tout à fait sinistre, les ambassadeurs obtinrent la

En revanche, Hérodote utilise systématiquement le nom usuel de la déesse dans la partie non versifiée de son œuvre.

Depuis Homère et jusqu'aux limites de notre étude, il apparaît clairement que « l'autre nom » d'Athéna appartient principalement au champ lexical des genres discursifs poétiques<sup>20</sup>. Soyons cependant plus précise : « Pallas » n'est pas seulement un nom poétique ; c'est une dénomination issue de la tradition religieuse – dont on ne peut dater le commencement –, réactualisée par la poésie inspirée<sup>21</sup>. Pour autant, le fait que son emploi soit réservé au domaine poétique ne fait pas de ce nom un vocable employé exclusivement par quelques érudits.

### Pallas, un nom répandu à Athènes ?

Considérer Pallas comme une alternative au théonyme usuel implique une utilisation fréquente de cet « autre nom » par les locuteurs. Le *Cratyle* de Platon peut, une fois encore, nous apporter un premier élément de réponse. L'échange qui précède l'analyse des noms d'Athéna par Socrate est ainsi révélateur de la manière de nommer la déesse à Athènes :

Hermogène. – Mais en ta qualité d'Athénien, Socrate, tu n'oublieras pas non plus Athéna, ni Héphaïstos et Arès.

Socrate. – Non, ce ne serait pas naturel.

Hermogène. – En effet.

Socrate. – L'autre nom de la déesse, il n'est pas difficile d'en dire la raison.

Hermogène. – Lequel ?

Socrate. – C'est Pallas, n'est-ce pas ? que nous l'appelons.

Hermogène. – Évidemment<sup>22</sup>.

Dans cet extrait, Hermogène rappelle malicieusement à Socrate, citoyen athénien, qu'il ne serait pas convenable d'oublier dans sa réflexion leur divine Patronne. Or, plutôt que de commencer son raisonnement par l'étymologie du nom usuel de la déesse, Socrate s'attarde sur son « autre nom ». À la confusion – feinte ? – d'Hermogène, le philosophe répond qu'il veut parler de Pallas parce que, dit-il, c'est ainsi que « nous l'appelons [καλοῦμεν] ». Comment comprendre l'emploi de cette première

---

réponse oraculaire suivante : Οὐ δύναται Παλλὰς Δι' Ὀλύμπιον ἐξιλάσασθαι, / Λισσομένη πολλοῖσι λόγοις καὶ μήτιδι πικρῇ (« Pallas ne peut fléchir tout à fait Zeus Olympien, bien qu'elle use pour le supplier de beaucoup de paroles et d'une prudence avisées » [trad. Legrand 1951, 147]).

20. Des conclusions similaires peuvent être tirées du corpus épigraphique athénien. Nous décomptons en effet 33 occurrences de « Pallas » dans les dédicaces acropolitaines du VI<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Se reporter à la dernière partie de cette contribution pour les références précises de ces occurrences.

21. Voir Rudhardt 1991, 48-50.

22. Platon, *Cratyle*, 406d (trad. Méridier 1931, 85).

personne du pluriel ? Regroupe-t-elle les personnages présents dans la scène – tous les deux citoyens d'Athènes<sup>23</sup> ? C'est à peu près certain. Il est même tout à fait probable que ce « nous » fasse également écho à une pratique commune aux habitants d'Athènes : ces derniers invoqueraient fréquemment leur divinité tutélaire sous le nom de « Pallas ». Que cette information nous parvienne d'un dialogue platonicien ne doit pas nous freiner pour autant. Selon toute vraisemblance, la démarche de Socrate consiste, dans le cas présent, à s'appuyer sur un fait bien attesté – utiliser « Pallas » comme désignation d'Athéna – afin de s'en servir opportunément comme support de réflexion.

Nommer Athéna par son « autre nom » serait donc une pratique très répandue en Attique. Pour tenter d'en mesurer plus finement la popularité, nous pouvons recourir aux dédicaces<sup>24</sup>, qui forment un corpus unitaire et bien daté<sup>25</sup>. En effet, leur caractère formulaire facilite la mise en série des données. Toutefois un problème – insolvable en l'état – demeure : l'identité de ceux qui composent les épigrammes. Une offrande n'est bien souvent pas le fait d'un seul. Le fidèle qui veut faire acte de piété commande à un artiste – qui n'est pas forcément le lapiciste<sup>26</sup> – l'œuvre<sup>27</sup> qu'il souhaite offrir à la divinité<sup>28</sup>. Mais nos connaissances s'arrêtent là. Malgré le manque avéré d'informations, nous pouvons néanmoins supposer que le dédicant, à défaut d'en être l'auteur, fut *a minima* consulté sur le choix des mots de l'inscription<sup>29</sup>.

23. Les deux hommes sont originaires d'Alopèce, un dème antique d'Athènes.

24. Bien que les inscriptions puissent être de natures différentes – lois, décrets, catalogues, dédicaces, etc. –, ce n'est seulement que dans ces dernières que « l'autre nom » d'Athéna apparaît fréquemment. Hormis le décret IG II<sup>2</sup> 1141 qui débute par une épigramme dans laquelle Pallas est mentionnée, les autres documents du corpus sont des inscriptions dédicatoires. En revanche, « l'autre nom » d'Athéna est employé dans trois décrets éphébiques du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cf. IG II<sup>2</sup> 1006 ; IG II<sup>2</sup> 1008 ; IG II<sup>2</sup> 1011.

25. La distinction usuelle entre les dédicaces publiques (qui ressortissent à différents niveaux de la cité) et les dédicaces privées (qui sont le fait de particuliers) n'est guère opérante pour notre étude. Comme le remarque Lazzarini 1976, 58, les dédicaces – publiques comme privées – observent la même structure formulaire : nom du dédicant, verbe dédicatoire et nom de la divinité. Voir tout particulièrement 58-77. Par conséquent, nous avons décidé de traiter les inscriptions votives comme un ensemble relativement uniforme.

26. À propos de la dédicace DAA 10, A.E. Raubitschek observe que la signature de l'artiste et la dédicace n'ont pas été gravées par la même personne. Voir Raubitschek 1949, 14.

27. Voir Keesling 2003 pour tout ce qui concerne les offrandes – en l'occurrence statuaire – acropolitaines.

28. DAA 3 : « Ἀρχερμος ἐποίησεν ὁ Χίος. / Ἰφιδίκε μ' ἀνέθεκεν Ἀθηναίαι πολίχοι ». Dans cette dédicace figurent deux noms : celui d'Archeromos de Chios, l'artiste, et celui de la donatrice, Iphidikè. Il semblerait que cette dernière eût commandité à Archeromos l'érection d'une *korè*. Voir le commentaire de Raubitschek 1949, 7.

29. Pour résoudre cette question, il faudrait bien évidemment distinguer les simples dédicaces en prose (qui généralement ne comportent que les trois éléments cités par Lazzarini 1976) des épigrammes.

Sur les 355 inscriptions votives dédiées à Athéna, une grande majorité de ces dédicaces est concentrée sur deux siècles seulement – les VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C.<sup>30</sup>. Sans surprise, les attestations de « Pallas » sont également regroupées autour de ces deux siècles : 58 % pour le V<sup>e</sup> siècle, 26 % pour le VI<sup>e</sup>, sur un total de 33 occurrences. Si nous comparons les différentes pratiques onomastiques, nous obtenons les résultats suivants :



Fig. 2 – Répartition des désignations d'Athéna dans les dédicaces acropolitaines (VI<sup>e</sup> s.-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)

Cet histogramme est réparti selon trois étiquettes (toutes exprimées en pourcentage) : l'emploi du théonyme seul, l'emploi de « Pallas » et l'emploi d'autres appellations. Cette dernière étiquette comprend en réalité deux types de désignations : celles qui sont exclusivement réservées à Athéna – principalement *tritogenès* et *glaukôpis* – et celles qui ne le sont pas – notamment *pais*, *theos / thea*, *korè*<sup>31</sup>. Ce qui distingue « Pallas » de ce groupe de désignations, c'est son appartenance à la catégorie des noms propres, tandis que les « autres appellations » sont soit des adjectifs (*glaukôpis*, par exemple), soit des noms communs. Malgré cette particularité, « Pallas » est peu employé en comparaison du théonyme seul, qui demeure, sans conteste, la pratique onomastique la plus fréquente – plus de 70 % des désignations

En outre, il est tout à fait possible que certains dédicants aient pu composer eux-mêmes leurs petits poèmes, mais rien ne permet d'affirmer, ni d'infirmar, cette assertion (même si, selon Pébarthe 2006, plus de 10 % de la population athénienne pouvait lire et écrire). Voir également Missiou 2011 pour les questions d'alphabétisation dans l'Athènes classique.

30. Ces deux siècles comptent pour 70 % du corpus – 20 % pour le VI<sup>e</sup> siècle, 50 % pour le V<sup>e</sup>. Le IV<sup>e</sup> siècle arrive en troisième position, avec 7 % des documents réunis.
31. Pour ne citer qu'un seul exemple : Athéna est nommée « παῖ Διὸς αἰγιόχοιο » dans la dédicace DAA 24 (fin VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Artémis est invoquée similairement dans une dédicace de la fin du V<sup>e</sup> siècle provenant de Paros (IG XII 5, 215) où elle est « κορη Διὸς αἰγιόχοιο ». Remarquons cependant qu'Athéna est *pais* là où sa demi-sœur est qualifiée de *korè*. Il semblerait que *pais* fût davantage utilisé pour dire « fils-de » que « fille-de » ; cf. Brulé 2016, 35.



sur l'ensemble des dédicaces. Notons cependant que la distinction entre « Pallas » et les autres appellations s'avère tout à fait artificielle, puisque d'autres mots – *tritogenès*, par exemple – accompagnent une fois sur deux « Pallas ». Si nous confrontons enfin les différentes désignations de la déesse entre elles – sans le théonyme –, « Pallas » occupe aisément la première place :

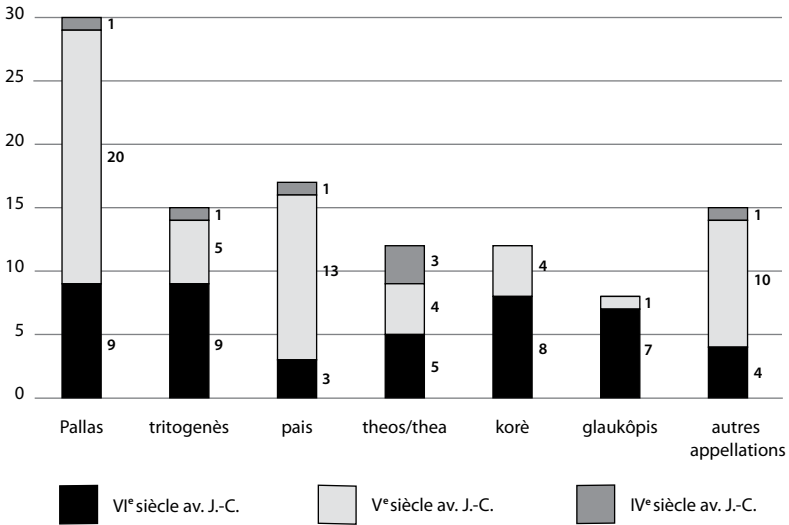


Fig. 3 – Les différentes dénominations d'Athéna dans les dédicaces acropolitaines (VI<sup>e</sup> s.-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)

Au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., « Pallas » partage sa première place avec *tritogenès*, *korè* et *glaukòpis* – sur un petit échantillon, les différences en dessous de  $n < 2$  sont négligeables –, alors qu'au V<sup>e</sup> siècle, il arrive très clairement en tête. À titre de comparaison, chez Homère, « Pallas » se situe loin derrière l'épithète *glaukòpis* : 54 occurrences contre 92. Mais pour désigner la Fille de Zeus, quelles que soient l'épithète choisie et l'époque étudiée, c'est le théonyme Athéna qui reste, sans surprise, l'appellation la plus courante<sup>32</sup>. En revanche, il est difficile de tirer une conclusion pour le IV<sup>e</sup> siècle, lequel, semble-t-il, connaît un net recul des désignations homériques. Ce siècle fait *a priori* figure de période « charnière » entre le moment où les dédicants emploient un vocabulaire lié en grande partie à la poésie et celui où la précision de l'adresse

32. Nous avons dénombré un total de 322 apparitions du théonyme dans l'ensemble de l'*Illiade* et l'*Odyssée*.

devient prépondérante<sup>33</sup>. La présence de « Pallas » dans une inscription du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. montre que cette évolution n'est pas strictement linéaire<sup>34</sup>. Néanmoins, après 300 av. J.-C., nous entrons dans une époque où l'épiclèse devient majoritaire<sup>35</sup>.

En dépit d'un corpus restreint, nous pouvons relever une popularité somme toute relative de « Pallas ». Invoquer Athéna par son « autre nom » était chose courante à Athènes et ne se limitait pas aux déclamations sur la *skènè* du théâtre. De toutes les désignations possibles, l'emploi du théonyme seul reste cependant le plus fréquent, et de loin.

### Nommer, renommer la déesse : évolution de l'emploi de « l'autre nom » d'Athéna dans les genres discursifs athéniens

Entre les poèmes homériques et les genres discursifs athéniens de l'époque classique, la qualité intrinsèquement poétique de « Pallas » n'a guère été altérée. Mais les dénominations divines, comme tous les récits mythiques auxquels elles se rattachent, relèvent d'une tradition « vivante, capable de se modifier au cours du temps »<sup>36</sup>. Entre sa première attestation dans l'épopée homérique et le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., « Pallas » connut des évolutions qui infléchirent son usage.

Dans l'*Iliade* et l'*Odyssee*, « Pallas » accompagne le nom usuel de la déesse pour constituer un syntagme indivisible : « Pallas Athéna ». Ce syntagme se retrouve également tel quel dans les *Hymnes homériques*<sup>37</sup>, à l'exception d'un emploi isolé du mot dans l'*Hymne homérique à Déméter*<sup>38</sup>. En revanche, la donne est quelque peu différente aux siècles suivants. Concernant le cas athénien, la double désignation « Pallas Athéna » n'est attestée que quatre fois dans la tradition manuscrite<sup>39</sup> et cinq fois dans le corpus des dédicaces<sup>40</sup>. Pour autant, poètes et dédicants

33. Hormis les cas de l'autel dédicacé à Nikè (DAA 329) et de deux inscriptions en l'honneur d'Athéna Hugieia (DAA 166 et SEG 55 : 112), les dédicaces ne comportent aucune épiclese jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. À partir de là, les épicleses font leur apparition dans ce corpus et y deviennent l'appellation prépondérante. Toutefois, il faut raison garder : du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'au III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., nous ne possédons que 18 dédicaces.

34. IG II<sup>2</sup> 4347.

35. L'exemple le plus frappant concerne l'épiclèse *Polias* : jusqu'au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., elle n'apparaît pas dans les dédicaces acropolitaines. Il faut attendre le IV<sup>e</sup> siècle pour que l'épiclèse soit citée explicitement par les dédicants : cf. IG II<sup>2</sup> 4331 ; IG II / III<sup>2</sup> 4318 ; IG II / III<sup>2</sup> 4339 a ; etc.

36. Rudhardt 1991, 49.

37. Cf. *Hymne homérique à Athéna* I, 1 ; II 1 ; 16.

38. Cf. *Hymne homérique à Déméter*, 424.

39. Cf. Solon, fr. 4, 1-4 (West) ; Euripide, *Les Troyennes*, 974 ; *Iphigénie en Tauride*, 1493 ; Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1090.

40. Cf., pour le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Raubitscheck, DAA 244 et 290 ; pour le V<sup>e</sup> siècle, Raubitscheck, DAA 210 (mais cette inscription, dont « Pallas Athéna », est en grande partie restituée) ; pour le IV<sup>e</sup> siècle, IG II / III<sup>2</sup> 4323.

continuent d'employer régulièrement « Pallas » comme désignation d'Athéna, comme le prouvent ces chiffres : dans la poésie – tragique comme comique –, « l'autre nom » de la déesse apparaît 91 fois ; dans le corpus épigraphique, 30 fois. Pour donner un exemple encore plus précis, Euripide emploie 52 fois « Pallas » et seulement 40 fois Athéna. Une telle disparité s'explique facilement. Il n'a effectivement pas échappé aux commentateurs<sup>41</sup> que les Tragiques feignaient de tirer l'éponymie de la cité de « l'autre nom » d'Athéna. Près d'un tiers des 73 occurrences de « Pallas » dans la Tragédie correspond à une « poétisation » de la topographie athénienne. Deux éléments induisent, selon nous, cette poétisation. Le premier passe par l'utilisation d'un vocabulaire spécifique à la poésie – en l'occurrence « Pallas » –, le second par la recherche d'une manière autre – ici la périphrase – d'évoquer la cité athénienne. La tournure périphrastique consiste plus précisément en l'adjonction du nom « Pallas », décliné au génitif, et d'un élément topographique. Athènes devient ainsi « la cité »<sup>42</sup>, « la ville »<sup>43</sup>, « le territoire »<sup>44</sup> de Pallas, son acropole, « le rocher »<sup>45</sup> de la déesse. Cela dit, l'emploi de « Pallas » au génitif ne se limite pas à la seule cité athénienne, comme le prouve la mention dans *Les Troyennes* d'Euripide du « temple de Pallas (ναὸς Παλλάδος) » qui désigne, en fait, le sanctuaire d'Athéna Ilias à Troie<sup>46</sup>. Malgré ces quelques variations, l'usage de « Pallas » dans la tragédie reste intimement lié à la relation qu'entretient Athéna avec ses « citoyens (ἄστροις) »<sup>47</sup>. Plus généralement, cette pratique souligne qu'à cette époque, l'emploi du nom « Pallas » comme théonyme « alternatif » de la Fille de Zeus était bien acté.

Le corpus des épigrammes votives illustre de manière très claire cette bivalence théonymique. Parce qu'elles suivent bien souvent un schéma formulaire précis, les dédicaces offrent une visibilité aiguë des compositions et recompositions onomastiques. Surtout, contrairement à la poésie tragique, les inscriptions dédicatoires sont sujettes aux contingences matérielles – la forme du support ou encore le coût de la gravure de la dédicace, etc. Il faut donc en peu de mots, en peu de place, invoquer avec efficacité la divinité. Pour cela, les dédicants ont à leur disposition différentes désignations, héritières pour la plupart de l'épopée. Prenons comme exemples ces deux inscriptions :

41. Voir toute la partie sur le nom tragique d'Athènes chez Loraux 1990, 153-157.

42. Eschyle, *Euménides*, 79, 772, 1017 ; *Perses*, 347 ; Sophocle, *Cédipe à Colone*, 107 sq. ; Euripide, *Électre*, 1319 sq. ; *Suppliantes*, 377 ; *Médée*, 771 ; etc.

43. Euripide, *Héraclès*, 1323 ; *Iphigénie en Tauride*, 1014 ; etc.

44. Euripide, *Hippolyte*, 1459.

45. Euripide, *Ion*, 11 sq.

46. Euripide, *Troyennes*, 541.

47. Eschyle, *Euménides*, 1045.

[π]ότνι' Ἀθηναία σοι Τιμοκράτες ἀνέθεκε[ν] υἱὸς Ἀρισταίχμο παῖ Διὸς αἰγιόχο<sup>48</sup>

[Π]αλλάδι[ι τόνδ' ἀνέθεκε Φιλ]όστ[ρα]τος [hoδ]ε Τάλο πα[ί]ς, : | εὐχσ[άμ]ενος  
κόρε[ι π]αιδι Διὸς μεγάλο<sup>49</sup>

Les deux dédicaces datent de la fin de l'époque archaïque et présentent des similitudes. Dans la première inscription, nous retrouvons une co-occurrence du théonyme – accompagné du titre honorifique πότνια – et du groupe nominal παῖ Διὸς αἰγιόχο. Il semblerait que l'auteur à l'origine de l'épigramme – qui n'est pas nécessairement le dédicant – ait cherché à soigner la construction – en chiasme – du distique. En effet, le premier vers débute par l'adresse à la divinité (« Maîtresse Athéna ([π]ότνι' Ἀθηναία) ») et s'achève sur l'identité du dédicant Timocratès. Le second vers, quant à lui, propose un schéma inverse : il commence par le patronyme du fidèle (« fils d'Aristaichmos [υἱὸς Ἀρισταίχμο] ») et se termine par la seconde partie de la formule onomastique divine (« fille de Zeus Porte-Égide [παῖ Διὸς αἰγιόχο] »). L'effet esthétique recherché explique certainement pourquoi nous retrouvons dans cette épigramme une invocation en deux temps à la déesse. Pour ce qui est du second texte, nous pouvons remarquer que sa structure, certes similaire à celle du premier, en diffère sur deux points : l'ordre des mots – entre le verbe dédicatoire ἀνέθεκε et le nom du dédicant – d'une part, et l'ajout du participe εὐχσάμενος d'autre part. En revanche, comme pour l'inscription DAA 24, le nom de la divinité commence et finit le distique<sup>50</sup> : d'abord avec le nom propre de la déesse ([Π]αλλάδι), ensuite avec un groupe nominal – plus étoffé – qui fait d'elle « la jeune fille, enfant du grand Zeus (κόρει παιδι Διὸς μεγάλο) ». Dans ces deux inscriptions, force est de constater que le nom usuel et « l'autre nom » de la déesse occupent la même place et surtout le même rôle : celui de théonyme.

À la fin de l'époque archaïque, « Pallas » s'enrichit de nouvelles associations onomastiques<sup>51</sup>. La plus notable – et la plus fréquente<sup>52</sup> – est certainement celle qui conjugue « l'autre nom » d'Athéna avec l'adjectif *tritogènes*. Selon M.L. Lazzarini,

48. DAA 24.

49. DAA 171.

50. Ceci étant, dans la dédicace 171, la formule onomastique divine est déclivée au datif, contrairement à l'inscription DAA 24, dans laquelle « Athéna » est au vocatif.

51. Pallas *Tritogènes* : IG II/III<sup>2</sup> 4323 ; Raubitschek, DAA 35, 66, 72, 133, 156, 227, 228, 231, 235, 372, 375. Pallas seul : Raubitschek, DAA 67, 125, 148, 151, 155, 157, 168, 173, 179, 230, 244, 245, 248, 284, 286, 288, 291 ; Pallas avec d'autres appellations : Raubitschek, DAA 28, 171, 290.

52. Le syntagme « Pallas tritogènes » compte pour 40 % des occurrences de « l'autre nom » d'Athéna. Dans les dédicaces, *tritogènes* n'est jamais employé seul – hormis dans une dédicace d'époque romaine (SEG 30 : 184). Il est d'ailleurs tout à fait étonnant que les locuteurs aient préféré employer l'adjectif *tritogènes* en lieu et place du nom *Tritogeneia*.

« Pallas tritogènes » forme un « parfait hémipès »<sup>53</sup> qui s'insère facilement dans le schéma métrique. Cette nouvelle collocation interroge. Est-ce seulement pour son intérêt métrique qu'elle a été choisie par les dédicants ? Il est probable que ce paramètre ait pu être pris en compte. Mais il faut également prêter attention au sens donné à *tritogènes* et à Pallas. Abondamment discuté par l'érudition, antique puis moderne, *tritogènes* renvoie tour à tour au lieu de naissance de la déesse – qu'il soit libyen, béotien ou arcadien<sup>54</sup> –, à sa date de naissance dans le calendrier attique<sup>55</sup> ou encore à son statut d'aînesse parmi les enfants de Zeus<sup>56</sup>. C'est toutefois une dernière interprétation qui emporte l'adhésion des philologues<sup>57</sup> : le préfixe *tri-* devrait être compris comme un superlatif absolu<sup>58</sup>. Ainsi, *tritogènes* signifierait, non pas « née le troisième jour », mais « véritable engendrée [de Zeus] »<sup>59</sup>. Quant à Pallas, rappelons que ce nom peut aussi bien se rapporter à *pallein* qu'à *pallakè*.

Une telle multiplicité d'interprétations rend dès lors plus délicate toute tentative de glose de ce nouveau syntagme. Tentons toutefois de proposer quelques hypothèses. Si, comme le propose P. Brulé<sup>60</sup>, nous relions « Pallas » au statut de jeune fille d'Athéna et *tritogènes* à son lien de parenté, la formule « Pallas tritogènes » pourrait être considérée comme un synonyme des expressions « enfant de Zeus (Διὸς παῖς) »<sup>61</sup> ou « jeune fille de Zeus (Διὸς κόρη) »<sup>62</sup>. Si, au contraire, nous optons pour la signification socratique de « Pallas », la double appellation « Pallas tritogènes » renvoie à l'image – bien ancrée à Athènes – de la déesse guerrière<sup>63</sup>. Dans l'hypothèse où *tritogènes* pourrait se rapporter à son lieu de naissance, cette association n'en serait

53. Lazzarini 1976, 81. Les distiques élégiaques se composent d'un hexamètre suivi d'un pentamètre, lequel correspondrait en réalité aux deux premiers pieds et demi d'un hexamètre – appelés « hémipès ». Le schéma de l'hémipès comprend deux dactyles et s'achève sur une syllabe longue : - - - - - - . Il arrive parfois qu'un dactyle – voire les deux – puisse être remplacé par un spondée. Cf. Raven 1962, 45. Pallas *tritogènes* correspond en tout point à ce schéma métrique.

54. Arcadien : Pausanias, VIII, 28, 6 ; béotien : Pausanias, IX, 33, 7 ; libyen : Eschyle, *Euménides*, 292 ; Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, I, 3, 6.

55. Voir Mikalson 1975, 16-17.

56. Cf. Taillardat 1995.

57. Voir Chantraine 1968, s.v. Τριτογένεια.

58. Kretschmer 1920.

59. Cette proximité entre les deux divinités se manifeste dans la poésie épique par la périphrase « Tritogénie la fille de Zeus (Διὸς θυγάτηρ [...] Τριτογένεια) ». Cf. Homère, *Il.* IV, 515 ; *Od.* III, 378 ; Hésiode, *Bouclier*, 197. Surtout, Τριτογένεια est le nom que donne Zeus à sa « chère enfant » lorsqu'il s'adresse à elle : cf. Homère, *Il.* VIII, 39 et XXII, 183.

60. Cf. l'analyse faite sur Pallas par Brulé 2016, 49-51.

61. IG II<sup>2</sup> 4321 ; Raubitschek, DAA 48, 50, 162, 208, 209, 236, 270, 278, 281, 321.

62. Raubitschek, DAA 6, 107, 318, 374. IG I<sup>3</sup> 544. Voir Brulé 2016, 34-38 et 45-47, pour les différences entre les appellations κόρη et παῖς.

63. Cf. *Hymne à Déméter*, 424 : Παλλάς τ' ἔγρεμάχη (« Pallas qui excite au combat »).

que plus pertinente. L'examen du mythe de l'enfance d'Athéna en Libye, narré par le Pseudo-Apollodore, nous donne un premier élément de réponse. Le voici :

Sur le Palladion, voici l'histoire qu'on rapporte. Après sa naissance, dit-on, Athéna fut élevée chez Triton, qui avait une fille, Pallas. Les deux filles, qui pratiquaient les exercices guerriers, en vinrent un jour à s'affronter. Et comme Pallas était sur le point de lui porter un coup, Zeus prit peur et mit son égide devant Athéna. Pallas, effrayée, leva les yeux, de sorte qu'elle fut blessée par Athéna et qu'elle tomba<sup>64</sup>.

Après sa venue au monde tumultueuse, Athéna fut placée auprès de Triton<sup>65</sup>, qui eut la charge de l'élever. Son tuteur avait une fille, Pallas, avec qui elle se lia d'amitié. Las ! lors d'une joute armée, la déesse frappa sa jeune amie mortellement. Vivement affligée, Athéna prit alors le nom de sa compagne défunte et sculpta une statue en bois à son image (le *palladion*). Cette tragédie, qui affecta la déesse, offre possiblement une deuxième explication à la double appellation « Pallas tritogènes ». Encore faudrait-il que le mythe rapporté par le Pseudo-Apollodore eût cours en ces termes dans l'Athènes classique. Cela étant, nous trouvons çà et là des références athéniennes à la vie libyenne d'Athéna. Chez Eschyle, d'abord, lorsqu'Oreste invoque Athéna pour qu'elle lui vienne en aide :

Soit donc qu'au pays libyen, près des eaux du Triton, son fleuve natal, elle aille, ouvertement ou voilée d'ombre, au secours des siens ; soit qu'elle inspecte, ainsi qu'un hardi chef de guerre, la plaine de Phlégra [...] <sup>66</sup>

Bien que « Pallas » et « tritogènes » ne soient pas explicitement mentionnés dans ce passage, l'auditeur averti peut aisément associer les paroles d'Oreste aux noms de la déesse. Chaque toponyme cité par Oreste renvoie effectivement à une dénomination précise d'Athéna : le « fleuve qui l'a vue naître » (γενεθλίου πόρου) évoque sans conteste Tritogénie, tandis que « la plaine de Phlégra »<sup>67</sup> rappelle ses exploits guerriers lors de la Gigantomachie et renvoie donc à Pallas. Ce dernier point mérite toutefois d'être développé. La plaine de Phlégra mentionnée par Oreste fut le théâtre du combat qui opposa les Géants aux Olympiens. Après avoir écrasé Encélade, Athéna célébra la victoire de son camp à sa façon, en exécutant une danse. C'est ainsi que fut inventée la pyrrhique, danse armée simulant un combat. Or, nous avons vu que l'érudition athénienne classique se plaisait à rapprocher « Pallas » du verbe *pallein*, dont le sens (« bondir », « sauter ») colle bien à la chorégraphie martiale de

64. Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, III, 12, 3 (trad. Carrière & Massonnie 1991, 107).

65. Divinité éponyme du lac près duquel la déesse vit le jour.

66. Eschyle, *Euménides*, 292-296 (trad. Mazon 1925, 143 [légèrement modifiée]).

67. « Phlégra est le champ de bataille mythique où les dieux avaient triomphé des Géants. On le localisait généralement dans la Chalcidique » (Mazon 1925, 143, note 3).

la pyrrhique<sup>68</sup>. Dans un tout autre contexte – comique cette fois –, « Tritogénie » se retrouve de nouveau indirectement associée à Pallas. En effet, dans *Les Nuées* d'Aristophane, le Raisonement Juste (vers 988-989) se plaint de l'incapacité des disciples du Raisonement Vicieux de danser la pyrrhique d'une manière digne de la déesse : les éphèbes, dit-il, « quand il leur faut danser aux Panathénées, tiennent leurs boucliers devant leurs parties sans se soucier de Tritogénie »<sup>69</sup>. Sans nous étendre outre mesure sur l'aspect satirique de l'œuvre, relevons simplement l'emploi de *Tritogénéia* pour désigner Athéna. Le choix d'Aristophane ne doit pas surprendre : ce serait, après tout, près des bords du Lac Triton qu'Athéna surgit toute armée de la tête de son auguste Père<sup>70</sup>. En l'absence d'une *doxa* religieuse, il est délicat de choisir l'une ou l'autre hypothèse, d'autant que la première supposition renvoie à la réalité philologique, tandis que la seconde se rattache à une tradition religieuse établie à la fin de la période archaïque<sup>71</sup>. Nous touchons là au patrimoine génétique du récit mythique. Ce dernier n'a rien d'univoque et peut utiliser, « à l'insu ou au su très partiel [...] de ceux qui le transmettent, plusieurs codes »<sup>72</sup>.

La polysémie de cette nouvelle collocation fut peut-être appréciée en son temps et expliquerait pourquoi les locuteurs l'ont employée comme nouveau « théonyme » d'Athéna. Nous pouvons l'identifier comme tel dans le décret honorifique que voici en provenance de l'île de Cos :

Philippe,  
fils de Philippe,  
pédonome, honoré  
pour la bonne santé  
des enfants,

- 
68. Cette étymologie de « Pallas » fait sans nul doute écho à l'engouement que connut le thème de la Gigantomachie au VI<sup>e</sup> siècle. Dans l'iconographie athénienne, le thème rencontra un fort succès ; il fit d'abord son apparition sur les vases sacrés de l'Acropole vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., puis sur le bouclier de la Parthénos. Surtout, comme le note Vian 1952, 246-259, il existe une « sorte de symbiose entre la Gigantomachie et les rites destinés à consolider l'organisation sociale et politique de la Cité ».
69. Aristophane, *Nuées*, 988 (trad. Alfonsi 1966, 194). Interprétation de cette danse mal exécutée dans Thiery 1997, 1089, n. 5 : « Le Raisonement Juste veut sans doute dire que les disciples du Raisonement Vicieux sont trop dégénérés pour pouvoir lever bien haut leur lourd bouclier, comme le voudrait cette danse, présentant ainsi un piètre spectacle, indigne d'Athéna ».
70. Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, I, 3, 6. Voir Borthwick 1969 sur le lien entre *Tritogeneia* et la Pyrrhique.
71. Allons même plus loin : si nous nous référons au Pseudo-Apollodore, III, 12, 3, le *palladion* tiendrait dans sa main droite une lance, et dans l'autre une quenouille et un fuseau. Pourquoi donc choisir une hypothèse plutôt que l'autre, alors même que l'image de Pallas contient une ambivalence dans sa signification ?
72. Leduc 1995, 131-132.

et leur bonne discipline  
 à Zeus *Alseios* et Athéna *Alseia*<sup>73</sup>  
 [...]
   
 à Zeus et Pallas *tritogenès* *Alseia*.

De la ligne 1 à 8, le décret est écrit en prose. Aussi n'est-il pas surprenant de voir Athéna invoquée par une formulation classique comprenant son nom usuel et une épiclèse (l. 7). À partir de la ligne 9, le texte continue sous forme d'épigramme. Bien que l'adjectif *Alseia* soit maintenu dans la partie versifiée, « Athéna » est remplacé par l'hémiépès « Pallas tritogenès », soulignant une nouvelle fois que « Pallas » est avant tout un théonyme poétique d'Athéna.

Un dernier bilan s'impose. Jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, « Pallas » était systématiquement accolé au théonyme, formant ainsi le syntagme « Pallas Athéna ». Mais à partir de la fin de l'époque archaïque, les locuteurs employèrent « l'autre nom » de la déesse, sans le théonyme usuel. « Pallas » devint dès lors un « théonyme alternatif » poétique pour invoquer la Fille de Zeus. « Pallas », de simple épithète de la déesse, devint en effet son « autre théonyme » ou, plus exactement, son hétéronyme<sup>74</sup>. Bien que d'origine et de racine différentes, il pouvait se substituer sans aucune ambiguïté au théonyme usuel. Il partageait la même « productivité morphologique »<sup>75</sup> qu'« Athéna ». Ainsi, à la même époque, l'adjectif *tritogenès* lui fut adjoint, engendrant un nouveau syntagme, qui put être à son tour utilisé comme théonyme composé. De « l'autre nom » d'Athéna dérivait « l'autre » étymologie d'Athènes, ce qui accentua avec d'autant plus de force le mimétisme fonctionnel entre ces deux désignations de la déesse.

Audrey VASSELIN  
 ANHIMA (UMR 8210),  
 Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

- 
73. IG XII, 4 2:588. Zeus *Alseios* et Athéna *Alseia* sont deux divinités en lien avec le gymnase. Ils agissent en tant que garants de l'éducation des futurs citoyens. Il est donc tout à fait logique que le couple divin soit invoqué dans un décret honorant un pédonome. Cf. Paul 2013, 46-48 et 56-57, ainsi que Paul 2016, 131.
74. Un hétéronyme est un nom qui, bien qu'étant de racine différente, « désigne [un] objet ou [un] être étroitement uni par le sens [à un autre nom] au point [qu'ils] constitue[nt] des couples, paires ou groupes naturels » : c'est particulièrement vrai pour le groupe de noms qui nomme Athéna ; cf. *TLFi*, s.v. Hétéronymie.
75. La productivité morphologique, c'est, pour un nom, « la possibilité de s'adjoindre préfixes, suffixes ou mots pour engendrer dérivés et composés » (Molino 1982, 10).



## Références bibliographiques

### *Auteurs anciens*

- Aristophane (Alfonsi 1966), *Théâtre complet*, I, *Les Nuées*, M.-J. Alfonsi (trad., notices et notes), Paris, Garnier-Flammarion (GF; 115).
- Aristophane (Thiercy 1997), *Théâtre complet*, P. Thiercy (trad., notices et notes), Paris, Gallimard (Pléiade; 441).
- Eschyle (Mazon 1925), *Tragédies*, t. II : *Agamemnon – Les Choéphores – Les Euménides*, P. Mazon (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF; 33).
- Hérodote (Legrand 1946), *Histoires*, t. V, Livre V, *Terpsichore*, P.-E. Legrand (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF; 104).
- Hérodote (Legrand 1951), *Histoires*, t. VII, Livre VII, *Polymnie*, P.-E. Legrand (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF; 113).
- Iambi et Elegi Graeci ante Alexandrum cantati* (West 1972), M.L. West (éd.), Oxford, Clarendon Press (OCT), vol. II : *Callinus, Mimnermus, Semonides, Solon, Tyrtaeus, Minora Adespota* (2<sup>nd</sup> ed. : 1992).
- Platon (Mérider 1931), *Œuvres complètes*, t. V – 2<sup>e</sup> partie, *Cratyle*, L. Mérider (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres (CUF; 65).
- Pseudo-Apollodore (Carrière & Massonie 1991), *La Bibliothèque d'Apollodore*, J.-C. Carrière et B. Massonie (éd. et trad.), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (Institut des sciences et techniques de l'Antiquité).

### *Études*

- BARNEY R. (2001), *Names and Nature in Plato's Cratylus*, New York – Londres, Routledge (Studies in Philosophy).
- BELAYCHE N., BRULÉ P., FREYBURGER G., LEHMANN Y., PERNOT L. (Belayche *et al.* 2005), *Nommer les dieux. Théonymes, épithètes, épicleses dans l'Antiquité*, Turnhout, Brepols (Recherches sur les rhétoriques religieuses; 5).
- BONNET C., LEBRETON S., GALOPPIN T., GUILLON E., LAURENT A. et PORZIA F. (Bonnet *et al.* 2018), « “Les dénominations des dieux nous offrent comme autant d'images dessinées” (Julien, *Lettres* 89b, 291 b). Repenser le binôme théonyme-épithète », *Studi e materiali di storia delle religioni*, 84, p. 567-591.
- BORTHWICK E. (1969), « Two Notes on Athena as Protectress », *Hermes*, 97, p. 385-391.
- BRULÉ P. (2016), « Sur la *Dios kourê* », *Pallas*, 100, p. 33-57.
- CHANTRAINE P. (1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck (Série Linguistique) (nouv. éd. : 2009).

- DEACY S. (2016), « 'We call her Pallas, you know': Naming, taming and the construction of Athena in Greek culture and thought », *Pallas*, 100, p. 59-72.
- KEESLING C. (2003), *The Votive Statues of the Athenian Acropolis*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KRETSCHMER E. (1920), « Mythische Namen, 6. Tritogeneia und die Tritopatoren », *Glotta*, 10, p. 38-45.
- LAMBRINO S. (1928), « Inscription de Priène », *BCH*, 52, p. 399-406.
- LAZZARINI M.L. (1976), *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei (Atti della Accademia Nazionale dei Lincei, Memorie della Classe di scienze morali, storiche e filologiche, Serie 8; 19 / 2).
- LEDUC C. (1995), « Mythologie, théologie et sémiologie en pays grec », in *Discours religieux dans l'Antiquité* (Actes du colloque de Besançon, 27-28 janvier 1995), Besançon, Université de Franche-Comté (Annales littéraires de l'université de Besançon; 578), p. 131-150.
- LORAUX N. (1990), *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Seuil (1<sup>re</sup> éd.: F. Maspero [Textes à l'appui], 1981).
- MIKALSON J.D. (1975), *The Sacred and Civil Calendar of the Athenian Year*, Princeton, Princeton University Press (Princeton Legacy History).
- MIKALSON J.D. (1983), *Athenian Popular Religion*, Chapel Hill – Londres, University of North Carolina Press.
- MISSIOU A. (2011), *Literacy and Democracy in Fifth-Century Athens*, Cambridge – New York, Cambridge University Press.
- MOLINO J. (1982), « Le nom propre dans la langue », *Langages*, 66, p. 5-20.
- NILSSON M.P. (1955), *Geschichte der griechischen Religion. Die Religion Griechenlands bis auf die griechische Weltherrschaft*, vol. 1, Munich, Beck.
- PARKER R. (2003), « The Problem of the Greek Cult Epithet », *Opuscula Atheniensia*, 28, p. 173-183.
- PAUL S. (2013), *Cultes et sanctuaires de l'île de Cos*, Liège, Presses universitaires de Liège (*Kernos*, suppl.; 28).
- PAUL S. (2016), « "Pallas étend ses mains sur notre cité". Réflexion sur le paysage épictétique autour de l'Athéna "poliade" », *Pallas*, 100, p. 119-138.
- PÉBARTHE C. (2006), *Cité, démocratie et écriture. Histoire de l'alphabétisation d'Athènes à l'époque classique*, Paris, De Boccard (Culture et cité).
- RAUBITSCHKE A.E. (1949), *Dedications from the Athenian Acropolis. A Catalogue of the Inscriptions of the Sixth and Fifth Centuries B. C.* (edited with the collaboration of L.H. Jeffery), Cambridge (Mass.), The Archeological Institute of America.

- RAVEN D.S. (1962), *Greek Metre. An Introduction*, Londres, Faber & Faber (2<sup>nd</sup> ed. : 1968).
- RILEY M.W. (2005), *Plato's Cratylus: Argument, Form and Structure*, Amsterdam – New York, Brill – Rodopi (Value Inquiry Book Series; 168).
- RUDHARDT J. (1991), « Comprendre la religion grecque », *Kernos*, 4, p. 47-59.
- SEDLEY D. (1998), « The Etymologies in Plato's Cratylus », *JHS*, 118, p. 140-154.
- SEDLEY D. (2003), *Plato's Cratylus*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in the Dialogues of Plato).
- TAILLARDAT J. (1995), « Tritogeneia, tritogenes (l'enfant premier-né) », *RPh*, 69, p. 283-288.
- VIAN F. (1952), *La guerre des Géants, le mythe avant l'époque hellénistique*, Paris, Klincksieck (Études et commentaires; XII).
- WOHLFAHRT P. (1990), « L'etimologia del nome Hades nel "Cratilo". Contributo allo studio della religione in Platone », *RSF*, 45, p. 5-35.